

Que M. F. E. Juneau soit nommé président de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école Normale Laval.

Sur motion de M. N. Lacasse, secondé par M. F. X. Gilbert, il est unanimement résolu :

Que M. Benoît Marquette soit nommé vice-président de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval.

Sur motion de M. A. Soulard, secondé par M. F. X. Fortin, il est unanimement résolu :

Que J. C. Leveque-Lafrance soit nommé secrétaire de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Laval.

Sur motion de M. Juneau, secondé par M. de Fenouillet, il est unanimement résolu :

Que M. Charles Dion soit nommé trésorier de l'association.

Sur motion de M. C. Dion, secondé par M. J. Croteau, il est unanimement résolu :

Que messieurs F. X. Toussaint, A. Doyle, F. X. Gilbert, A. Desrochers, A. Vallières, J. B. Dugal, F. Fortin, N. Lacasse et A. Soulard, forment, avec les officiers, le conseil général de l'association.

Après quoi messieurs les Professeurs Juneau et de Fenouillet donnèrent chacun une lecture ; le premier, sur les méthodes d'enseignement de la grammaire française, et le second sur l'enseignement de la grammaire française.

Honorable monsieur, et chers confrères,

Nous rencontrons, dit M. Juneau, deux grandes difficultés dans la pratique de notre profession : la première vient de ce que quelques parents des élèves, et quelques-uns des commissaires des écoles, et surtout de celles de la campagne, veulent que nous ajoutions aux premières notions élémentaires de lecture, d'écriture, de calcul et de grammaire, des leçons de géographie, d'histoire, de géométrie, d'astronomie, de chimie, de botanique, enfin une encyclopédie toute entière ; la seconde procède de ce que quelques-unes des personnes que nous venons de désigner, insistent sur la mise en pratique de la *méthode individuelle*, par laquelle le maître instruit ses élèves l'un après l'autre ; et ces derniers sont les plus exigeants, parce qu'ils croient nous foudroyer par la force irrésistible de leur logique, qui consiste à dire : monsieur, je vous paie pour instruire mon enfant par vous-même, et non par des moniteurs. Il faut plaindre ceux de nos confrères qui subissent le sort d'avoir affaire à des personnes tellement privées de lumières et de connaissances positives en fait d'éducation qu'elles ne sentent pas la position déplorable où elles placent les instituteurs, et l'obstacle qu'elles mettent à l'éducation en exigeant des choses presque impossibles. Ce que nous pouvons conseiller de mieux à nos confrères, dans des circonstances aussi fâcheuses, c'est de se conformer autant que possible à ces demandes, surtout quand elles sont accompagnées de menaces qui pourraient être suivies de destitutions, comme cela pourrait bien arriver, si les instituteurs n'étaient pas sur leurs gardes. Quant à celles de ces personnes qui sont capables d'entendre raison, et je me plais à croire que c'est le plus grand nombre, il faut leur remontrer en quoi leurs opinions sont mal fondées. C'est ce que je me propose de faire dans cette petite lecture.

Ces difficultés peuvent se réduire à deux questions : la première, qui consiste à déterminer en quoi consiste l'instruction primaire, et la seconde, à décider quel est le meilleur mode d'enseignement.

Quant à la première question, savoir, en quoi consiste l'instruction primaire, qu'il soit bien entendu que mon désir le plus ardent est qu'elle soit aussi libérale et étendue que les circonstances dans lesquelles le pays se trouve placé le permettent ; mais aussi que les objections que je fais à ce qu'on l'étende trop subitement, après l'avoir si longtemps négligée, n'a pour motif que la crainte, suivant moi, bien fondée, qu'on la retardera au lieu de l'accélérer. Il me semble que, dans un pays comme le nôtre, où l'on a, pendant tant d'années, négligé d'instruire la masse de la population, c'est un grand pas vers l'instruction primaire que de mettre tous les individus qui l'habitent à même d'apprendre à lire, à écrire, à compter et à savoir grammaticalement sa langue. Mais ce qui est une vérité évidente pour les uns ne l'est pas pour les autres ; c'est pourquoi j'aurai recours à une autorité décisive sur cette question ; c'est un extrait du livre sur l'enseignement élémentaire universel par MM. Andrieux, Baudet, et une société de savants, publié en 1841, page 833 et suivantes : "*En quoi consiste l'instruction primaire ?* Les méprises dans lesquelles tombent certaines personnes, au sujet de l'instruction, proviennent de ce qu'elles ne voient pas nettement qu'il s'agit avant tout de développer les facultés intellectuelles de l'âme, comme on développe les facultés du corps ; qu'il s'agit de les exercer, de les assouplir, en un mot, de leur donner toute la mesure de mouvement dont elles sont susceptibles. Sera-ce l'érudition, c'est-à-dire, l'histoire, la géographie, les mathématiques, etc., qui pourra tout d'abord procurer à l'esprit le développement dont nous parlons ? non, évidemment ; car toutes ces sciences sont une application des études

et ne sauraient jamais en être l'objet immédiat. On ne commence pas par être savant ; et, avant d'arriver là, il faut, pour ainsi dire, apprendre à apprendre. Reconnaissons donc, sur la foi de l'expérience et de l'usage, que ce n'est que par l'étude du langage, ou, pour parler d'une manière plus explicite, par les lettres, que l'intelligence peut acquiescer cette aptitude générale, qui est la fin de l'instruction. Le mot *lettre* sert à désigner les caractères matériels de l'écriture et les plus brillantes productions de l'esprit humain. Cette acception étendue du même mot se retrouve chez tous les peuples et dans tous les temps. Ainsi le mot *grammaire* comprenait, chez les anciens, presque toutes les connaissances de l'entendement. Ce phénomène du langage a sa raison dans l'union intime de la pensée et de la parole. La parole étant inséparable de la pensée, il est évident que tout le secret de l'intelligence réside dans la parole ; et l'instruction ayant pour objet de développer l'intelligence, il n'est pas moins évident que les lettres doivent être considérées comme la base fondamentale des études.

" Tout le temps des études se passe à apprendre à lire et à écrire, à arranger des phrases, et à orner sa mémoire de morceaux choisis de poésie et d'éloquence. Cela semble bien peu de chose ; et c'est pourtant ce qui contribue à mettre tant de différence entre un homme et un homme, sous le rapport de l'intelligence. La spécialité à laquelle on se destine n'est pas une raison pour modifier la règle. Avant tout, il faut être instruit, c'est-à-dire, se rendre capable de faire le meilleur usage de son esprit, quel que soit l'objet auquel on s'applique ultérieurement.

" Ajoutons que le langage n'est pas seulement un instrument propre au développement de l'intelligence ; qu'il est encore une préparation à toutes les connaissances, qui doivent devenir plus tard l'objet de son application. C'est par l'étude du langage que l'esprit reçoit, pour ainsi dire, goutte à goutte, ces notions d'antiquité, d'histoire, de géographie, qui sont comme les fondements sur lesquels doit reposer un jour l'édifice entier de la science."

La seconde question consiste à décider quel est le meilleur mode d'enseignement ; cette question mérite notre plus grande attention, car c'est de la méthode que dépend le succès ou l'insuccès de l'enseignement. Il y a presque autant de méthodes qu'il y a d'écoles. Chaque instituteur se forme un système particulier suivant les lieux où il se trouve placé, le nombre d'élèves qu'il est obligé d'enseigner. M. de Gérando, célèbre écrivain français, dit : " que l'instituteur habile et instruit se forme et se distingue par le choix du mode et par la manière de l'employer. " Il y a trois principales méthodes d'enseignement : l'enseignement individuel, simultané et mutuel. Dans le dernier siècle, les écoles étaient dirigées d'après le mode individuel. A cette époque, on trouvait rarement, dans les campagnes, des instituteurs qui sussent bien écrire et compter correctement, et, à quelques exceptions près, telle était l'ignorance des maîtres d'école. Si nous ajoutons à toutes ces causes, l'ignorance, la lenteur de la méthode individuelle, on comprendra facilement pourquoi les enfants n'y apprenaient rien : car il était impossible qu'un enfant envoyé à ces écoles fit des progrès rapides, puisque, sur trois heures que durait chaque classe, il ne devait recevoir que quelques minutes d'instruction, et que le reste du temps était entièrement perdu pour lui ; en effet, la durée de chaque classe se divisait entre tous les élèves. On conçoit facilement que, dans une école un peu nombreuse, la part de chacun était extrêmement petite. S'agissait-il de lire, le maître, assis à une des extrémités de l'école, faisait venir un enfant devant lui, ouvrait un livre, lui faisait lire ou épeler deux ou trois phrases et passait ensuite à un autre. L'enfant, revenu sur son banc, au lieu d'étudier la leçon du soir ou du lendemain, troublait l'ordre de la classe en causant avec ses voisins. Tout le monde sait comment les enfants étudient, quand, par une surveillance active, ils ne sont pas forcés de fixer leur attention. Ils n'étudiaient donc pas ; et, au bout de trois ou quatre années, ils n'étaient guères plus avancés. L'écriture et l'arithmétique n'allaient pas mieux, parcequ'il ne restait plus assez de temps au maître pour leur en expliquer les principes.

Joignons à tous ces inconvénients que l'émulation, ce puissant mobile de progrès chez les enfants, ne pouvait venir en aide au maître : car l'enseignement individuel exclut tout désir d'égaliser ou de surpasser ses condisciples.

Supposons maintenant les conditions les plus favorables : un maître laborieux et instruit, des écoliers sages et studieux, une classe suffisamment grande, que le nombre d'élèves soit limité à cinquante ; supposons encore que le maître ne sera jamais interrompu par qui que ce soit pendant la durée de la classe, et qu'enfin tout son temps sera consacré à ses élèves, et voyons les résultats obtenus dans une école dirigée d'après le mode individuel.

Admettons trois heures de classe, le matin, et trois heures l'après-midi. Disons que le maître fera lire trois minutes chaque élève ;